

et là, pleurant ses enfants. Nous allions, le coeur joyeux, avec une cruauté inconsciente, semer parmi la gent ailée le deuil et la désolation.

Un soir d'août, en revenant de courir les champs nous étions d'assez mauvaise humeur de n'avoir trouvé sur notre passage aucune créature à faire souffrir, lorsqu'au détour du chemin, nous aperçûmes, près de la mare aux ruisseaux, Jean-le-Fou et son chien paisiblement endormis au milieu des hautes herbes qui croissaient au bord de l'eau.

Une idée infernale nous traversa la tête; nous trouvâmes qu'il serait drôle de faire prendre un bain forcé à Jean et à son chien.

Jean, c'était facile; il était si près du bord qu'il n'y avait qu'à le pousser pour lui faire boire un bon coup; mais le chien, c'était autre chose.

Nous nous concertâmes à voix basse, et le plus grand d'entre nous proposa d'approcher de Wou-Wou sans bruit et de profiter de son sommeil pour lier ses pattes avec un mouchoir et le jeter plus facilement dans la mare.

Naturellement, l'idée fut trouvée fort bonne, et tout en nous promettant de bien rire, nous rampâmes comme des reptiles, sans réveiller les dormeurs par le bruissement des roseaux qui s'écartaient pour nous livrer passage.

L'un saisit fortement le museau du chien pour l'empêcher d'aboyer, l'autre lui attacha les pattes de devant avec son mouchoir, pendant qu'un troisième s'occupait des pattes de derrière.

Puis on lança l'animal dans la mare, tandis que le reste de la bande culbutait Jean et le roulait dans la vase en riant aux éclats.

Le pauvre idiot, réveillé brutalement, se laissait faire d'un air hébété, essayant instinctivement de se retenir avec les mains aux herbes humides, qui cédaient sous ses efforts.

Wou-Wou, d'abord suffoqué par l'eau, revenait à la surface, en se débattant et en hurlant comme un désespéré.

En entendant son chien, Jean eut un éclair de raison; il fit un bond prodigieux pour s'élancer à son secours; mais nous étions nombreux, et forts de notre méchanceté, nous terrassâmes le malheureux pour le faire assister à l'agonie de son fidèle ami, le seul être qui peut-être lui eut jamais témoigné une réelle affection.

Cette scène s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter.

Jean essaya de lutter; mais que pouvait son corps débile contre nos jeunes muscles qui le maintenaient comme autant de liens d'acier? Épuisé, il se laissa glisser avec découragement dans la bourbe, et regardant douloureusement le chien qui se noyait, il répéta longuement comme une plainte funèbre:

"Wou-ou... Wou-ou..."

Et de grosses larmes, des larmes bien humaines, roulaient une à une dans sa barbe inculte, traçant en passant un pâle sillon sur le gris de son visage éclairé soudainement d'un reflet d'intelligente bonté.

Ces larmes, je les vis; elles produisirent sur mon coeur l'effet d'un rayon de soleil sur un morceau de glace, et, lâchant brusquement les mains du fou que je tenais serrées entre les miennes, je m'écriai tremblant d'émotion:

"C'est infâme ce que nous faisons là; tenez, nous sommes tous des lâches!"

Et, m'élançant dans la mare, je me mis à nager vigoureusement vers le chien qui disparaissait peu à peu, se débattant encore.

Quand je fus près de lui, je déliai vivement ses pattes, et, le saisissant par la peau du cou, je le tirai après moi en ayant soin de tenir sa tête hors de l'eau.

C'est qu'il était énorme, ce chien! Jamais je ne l'avais vu aussi gros qu'à ce moment, et je me pris à penser qu'à lui seul, s'il avait voulu essayer sa force, il aurait eu raison de nous comme de mouches.

Mais, comme son maître, c'était bien une douce créature du bon Dieu, puisqu'il n'avait jamais songé à nous faire le moindre mal lorsque nous l'attaquions.

J'atteignis enfin la berge, aidé de mes camarades, surpris de mon action, mais subjugués et honteux de ne pas m'avoir devancé. L'animal se secoua, respira bruyamment, courut vers son maître qui regardait avidement ce sauvetage inattendu; puis revenant de mon côté il se mit à faire mille gambades en laissant échapper des sons articulés que le fou répéta bientôt fidèlement, tournant autour de moi comme son chien, avec les démonstrations d'une joie vive qui ne peut s'exprimer.

Nous retournâmes au village, suivis de Jean et de son chien, qui marchaient à côté de moi, le premier me regardant avec son air étrange et son sourire qui m'effrayait presque; l'autre léchant mes habits avec sa vilaine langue qui me répugnait, tous deux oublieux de mes camarades qui recommençaient à crier derrière moi:

"Ohé, Jean-le-Fou!"

— Kx! Kx!... Wou-Wou..."

Par pitié, ma mère fit entrer mes protégés dans la ferme, et, à partir de ce moment, Jean et son chien eurent tous les soirs un coin avec de la paille fraîche pour se reposer, et une grande écuelle pleine de soupe pour apaiser leur faim.

III

Les deux pauvres êtres ne tardèrent pas, hélas! à me prouver combien ils savaient reconnaître le peu de bien qu'on leur faisait. J'aimais passionnément la pêche, et j'allais souvent près de la cascade du moulin vert, guetter les truites imprudentes qui venaient tendre leur dos luisant aux rayons du soleil. Je ne sais si cette distraction est plus intelligente que de dénicher des nids, mais il est convenu qu'elle est moins cruelle parce que les poissons n'ont pas les pouvoirs de nous exprimer leurs angoisses et de nous émouvoir avec des cris de douleur. Quand à moi, si je troublais leur paisible